LES LOISIRS

DE

MA SOLITUDE.

OUVRAGE MORAL.

A LYON.
Chez DUPLAIN, Libraire.

M. DCC. LXIV.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'Ouvrage que je présente au Public est d'un Militaire, qui dans ses momens de repos ne trouve point de plus doux délassement que de méditer sur la vie humaine. Il m'a été remis pour l'examiner, & il m'a paru digne de voir le jour. Ce ne sont point des réflexions dictées par une fausse philosophie, ni par un esprit de misanthropie & de causticité. Tout y respire l'honneur la sagesse, & l'aménité des mœurs.

TABLE DES CHAPITRES.

De la fortune, Du bonheur. page 3

Histoire de Démophon, ou du Philosophe détrompé. 7

De l'amitié. 22

Histoire de Phinée & de Moclés, ou les deux Amis. 25

Du citoyen. 33

Fin de la Table. 47

LES LOISIRS

DE

MA SOLITUDE.

CHAPITRE PREMIER.

De la fortune.

ON peut comparer la fortune à une de ces Coquettes altieres qui dédaignent l'hommage d'un amant timide. Le mérite ne procure pas toujours ſes faveurs Le haſard & le caprice la gouvernent. Son caractere ſe rapporte aſſez à celui de l'amour.

Quelques talens que nous puiſſions avoir, ſi nous n'avons l'art de nous plier au génie de ceux de qui nous attendons des bienfaits, il eſt rare d'en obtenir des faveurs.

La modération dans les desirs feroit bientôt déserter la cour de la Fortune. Celui qui passe sa vie à courir après elle cherche, ainsi qu'un Chymiste, la connoissance du grand œuvre.

L'amour-propre, l'ambition, l'avarice, inspirent aux hommes le desir de parvenir. Ils s'embarquent sur une mer orageuse sans en connoitre les écueils, & trop souvent ils renoncent à la raison qui leur serviroit de bousole, ou d'une carte fidelle pour leur indiquer les dangers. Le vaisseau fait route à pleines voiles; un vent favorable l'approche du port tant desiré. Les vents contraires gémissent de leur esclavage. Le ciseau de l'envie coupe le sac qui les renferme. Ces vents partent, excitent la tempête. Le vaisseau se brise; & la fureur des flots disperse au loin ses débris.

Lorsque la mort termine nos jours; répondez-moi, nouveaux Parvenus; vous qui faisiez votre seule étude, votre unique plaisir d'un vil & sordide intéret, que vous reste-t-il de vos richesses! le mépris. Si la vanité a gravé vos noms, en lettres d'or, sur le marbre, sur le porphyre, votre orgueil ne rappelle-t-il pas vos vexations?

Les perſonnes vertueuſes que les talens, le mérite ou l'illuſtre naiſſance élevent aux dignités, ne font pas, il eſt vrai, des fortunes auſſi rapides que vous. Elles n'ont pas employé le ſecours de la féerie pour bâtir des palais; les bronzes, les marbres de rapport ne brillent point dans leurs appartemens; mais leurs noms ſont chers à la patrie: on couronne de fleurs leurs tombeaux, on les arroſe de larmes.

Il eſt rare qu'un parfait honnête homme puiſſe, par ſes talens, acquérir de grands biens. Il n'appartient qu'à des naturels heureux de concilier l'exacte probité avec la fortune.

La vertu conſerve toujours ſes droits, aidée des remords; elle punit ceux qui l'ont abandonnée pour courir après de faux & criminels tréſors.

Clearque, vous poſſédez des biens immenſes. Citoyen zélé, en vous l'Etat trouve des ſecours prompts, utiles. Vous protégez vos parens, vous aidez vos amis; même des inconnus. Il ſuffit d'être malheureux pour vous intéreſſer. Avec des ſentimens ſi nobles, Cléarque, dépenſez hardiment. Dans

vos vaſtes & ſuperbes jardins, forcez la Nature, captivez les eaux, changez l'ordre des ſaiſons ; faites-y régner un Eté éternel. Dépenſez. Les richeſſes ne vous font pas oublier que vous êtes homme.

ꝏ

Vous voulez, dites-vous, Ariſtodème, confier vos chagrins à Orgon. Il eſt vrai qu'il peut les adoucir. Il le doit. Votre pere a cauſé ſa fortune avant ſon opulence. Orgon vous traitoit d'ami : croyez-moi, diſpenſez-vous à préſent de le voir; l'ingrat vous méconnoîtroit.

ꝏ

Iſma eſt née dans la bourgeoiſie ; de grands biens lui font prendre un vol plus élevé. Elle oublie ſon origine. Ses filles ſont entrées dans d'illuſtres Maiſons. Iſma tout-à-coup penſe être Dame de qualité. A demi couchée ſur des carreaux, elle articule à peine les noms des Bonzes, des Mandarins, des Princeſſes, dont elle ſe croit amie.

✣

Liſandre, pour donner à ſes deux filles des époux d'une naiſſance illuſtre, achete d'une partie de ſes biens le mépris de ſes gendres, ou de ſes petits-fils.

Damis

Damis, laiſſez auner votre fils ſecondé de vos conſeils, il ſera un bon Commerçant ; vous en allez, peut être, faire un mauvais Juge. Les Profeſſions héréditaires, feroient de plus grands Hommes dans tous les Etats.

✤

Si on conſultoit l'honneur avant que de chercher les dignités, les perſonnes ſans talens feroient moins de vols au vrai mérite.

✤

Sans les laboureurs, les artiſans, le peuple, que deviendroit les riches. Cependant, trop communément, ceux-ci mépriſent des hommes qui par leurs pénibles travaux, fourniſſent, non-ſeulement aux beſoins de la vie; mais encore au luxe & aux plaiſirs. Ces gens abjects, auxquels on accorde, à peine, le titre d'homme, ne ſont-ils pas plus eſtimables qu'un noble inutile à ſon Souverain & à ſa Patrie.

✤

Ircan, ſorti à peine des mains des femmes, obtient, pour pluſieurs bourſes, le commandement d'un Corps de Spahis; ſon argent le fait préférer à d'anciens & braves Officiers, à qui le peu de fortune à ſervi de barriere. Ircan com-

mande, il ſait tout, il décide : en un moment il a acquis toutes les qualités militaires.

Thamas approche du Sophi, porte la péliſſe doublée de renard noire, chaſſe avec le Prince, ſoupe dans l'intérieur de ſon palais. Thamas, choſe rare, eſt toujours mon ami.

Alceſte eſt fils d'un vieillard reſpectable, qui, par ſa bravoure, ſa conduite, ſes talens, eſt parvenu aux derniers grades, &, avec ſuccès, a commandé les armées. Alceſte ſera digne un jour de les mener à la gloire. C'eſt à ſes vertus ſeules qu'il doit l'eſtime du Prince, & les honneurs dont il eſt décoré.

La piété, la valeur, l'humanité, l'amour de la Patrie, forment le caractere d'Alcidor. Le mérite, plus encore que la faveur, le met à la tête des armées. L'Envie en gémit, chaque jour elle lui tend des embûches ; puiſſe-t-il en triompher !

Alcante a toujours été favoriſé de la Fortune ; c'eſt pour lui ſeul qu'elle

n'eſt pas aveugle. Dans les diſgraces les plus accablantes, elle ne l'a jamais abandonné; auſſi poſſede-t-il les qualités néceſſaires aux grandes places, la prudence dans le conſeil, l'exactitude, les détails à la tête de l'armée; le ſavoir, le travail, la fineſſe dans les négociations. A toutes ces qualités qui lui ſont naturelles, Alcante joint l'avantage d'être toujours néceſſaire à ſon Souverain.

✣

Vous pouvez, il eſt vrai, Iſtinkinx, gagner le ciel, en ſervant les Dieux comme vous le faites; mais vous ne parviendrez que difficilement à être un chef des Bonzes. Quittez le ſoin des pauvres & des malades, dépenſez noblement, achetez cherement les grades de Mandarins des loix, embelliſſez la doctrine trop nue, mais ſublime, du grand Confucius, devenez même homme à bonnes fortunes, & vous parviendrez.

✣

J'ai pluſieurs enfans, dit Ibrahim, j'en fais un Iman; ma faveur, mon crédit me font eſpérer qu'il parviendra, & qu'il ſoutiendra un jour ſes freres. C'eſt ainſi qu'Ibrahim veut diſpoſer d'un bien qui ne doit être donné qu'aux pauvres, & au mérite.

Mélite & Alcidon s'aiment dès l'enfance : la vertu, le rapport d'humeur, une tendre ſympathie ont formé ces liens. Alcidon n'eſt pas riche ; mais ſon mérite perſonnel lui attire l'eſtime générale : Ses alliances le font conſidérer. Orgon, pere de Mélite, poſſede aſſez de bien pour unir les deux amans. Son avarice lui fait négliger le bonheur de ſa fille; plus d'eſpérances pour le malheureux Alcidon.

Mélite, victime d'une autorité trop abſolue, épouſe Phinée; homme d'un caractere auſſi bas que l'eſt ſa naiſſance. La perverſité de ſon cœur, ſon peu de droiture, ſont réparés par cent mille livres de rentes : c'eſt une draperie précieuſe qui cache les difformités de ſon ame. Un vil intérêt forme de triſtes liens, l'Amour en gémit. Phinée, dans la débauche, diſſipe une partie de ſes richeſſes, un procès perdu contre des mineurs, acheve de le ruiner. Son épouſe infortunée pleure ſes malheurs dans la ſolitude d'un Couvent.

Therſandre avoit une fortune médiocre. Son mariage avec Arſinoé lui donne un ſuperbe hôtel à la ville, une ta-

ble délicate, un palais, & des jardins délicieux à la campagne. Therſandre eſt il heureux? Oui, ſans doute, ſi on fait conſiſter, le bonheur dans l'opulence. Mais pénétrons juſques à l'intérieur de ſa maiſon; voyons cet homme qu'on croit être fortuné. Therſandre eſt dévoré de chagrins; ſa femme, fiere des richeſſes qu'elle lui a apportées, les diſſipe au jeu & en dépenſes ſuperflues, qu'un luxe, pouſſé à l'excès, lui rend néceſſaires. Plus que coquette, elle fait chaque jour de nouveaux outrages à ſon époux. Il le ſait; il n'oſe éclater. Therſandre n'étoit-il pas plus heureux dans ſa médiocrité? Oui, ſans doute.

✣

La jeune Célimene eſt à marier; a-t-elle du bien, demande-t-on? on ne s'informe pas ſi Célimene a des vertus & des mœurs; faut-il qu'on ne penſe jamais à aſſocier les caracteres dans le mariage. L'affaire la plus intéreſſante de la vie ſe conclut en huit jours. On ſort la jeune perſonne du couvent pour aller à l'Egliſe; le mariage ſe conſomme. Le lendemain, ſi les deux époux venoient ſéparément dans une aſſemblée, je ne ſe-

rois point étonné de les entendre demander : Qui eſt Monſieur ? Qui eſt Madame ?

✤

Le cœur eſt preſque toujours un mauvais conſeiller ; & le peu d'aiſance dans un mariage n'en éloigne que trop ſouvent l'amour.

✤

Eliſe, quel emportement ? vous parlez de ſéparation, vous redemandez votre bien, vous plaignez-vous de Clitandre ? Il vous aime, il eſt doux, complaiſant ; quelques chagrins l'auroient-ils fait ſortir de ſon caractere ? Je le connois, il viendra à vos genoux réparer ſa faute. Quoi ! vous pleurez ! Eliſe, confiez-moi vos peines... Monſieur, elles ſont cruelles ; Clitandre, avec lequel vous me croyez ſi heureuſe ; Clitandre, l'auriez-vous jamais pu penſer ; Clitandre, à qui j'ai apporté de ſi grands biens, me veut forcer d'aller paſſer ſix mois dans une fort belle Terre, il eſt vrai ; mais ſituée à dix lieues de la Capitale.

✤

Le riche Philémon veut être homme d'eſprit. Dans un vaſte cabinet on voit ſur des tablettes artiſtement ſculptées de magnifiques collections de livres, d'eſ-

ampes, de coquillages, des produc-
ions rares de la Nature, des pierres an-
iques, un médaillier complet s'offrent
aux regards étonnés des curieux. Admi-
ez; mais ne consultez pas Philémon:
l n'a lû de sa vie.

✤

Est-ce un Souverain qui habite ce
alais, je vois une foule de courtisans,
'entends une musique harmonieuse.
Non, c'est Ariston: nouveau Lucullus,
noderne Sybarite, il ne fait que s'éveil-
er. Cette multitude n'est composée que
e poëtes, d'artistes, de fades adula-
eurs, qui viennent encenser leur idiole.
Ariston a de l'esprit, du goût, des ta-
ens, fait même des comédies, qui,
uoique tristes & froides, sont bien
crites; mais Ariston aime la louange:
e défaut obscurcit ses bonnes qualités.
rgent fait tout; on l'a dit long-temps
vant moi: en effet, sans argent point d'a-
is, point de parens, point de protecteurs,
& on pourroit même dire, point de pro-
ité.

✤

Une montagne escarpée & inculte of-
re aux passans un Temple antique à
noitié ruiné; une Beauté modeste en
garde l'entrée; ses yeux sont doux &

timides, l'or & les pierreries ne brillent point sur ses vêtemens, elle est parée de ses seuls attraits. Entrez, dit-elle, je suis la Vertu; la Paix, la Candeur, la Justice me servent de compagnes, les remords n'ont jamais souillé l'air que je respire : entrez, vous jouirez du vrai bonheur. Non, lui répondent les voyageurs, non; nous cherchons la Fortune.

✣

Plus loin s'éleve un édifice somptueux; diverses nations de la terre rempliſſent ses portiques : quelques personnes à l'écart, & en petit nombre, n'approchent qu'en tremblant du parvis; l'Injustice, l'Avarice, la Fraude, ouvrent l'intérieur du Temple : jadis le Mérite en avoit seul la clef. C'étoit au temps de l'âge d'or; ce siecle ne reviendra jamais. La Fortune, une coupe à la main, au fond du sanctuaire, présente une liqueur aux ambitieux; à peine en ont-ils approché les levres, qu'ils perdent le souvenir du passé. Celui-ci méconnoît son pere; celui-là, son ami, même son protecteur; cet autre, le maître dont, la veille, il se trouvoit l'esclave.

CHAPITRE II.

Du bonheur.

JE demande à ceux qui croyent jouir de tous les plaisirs, s'ils sont heureux. Ils conviendront que dans les momens mêmes où ils se livrent aux plus séduisantes voluptés, leur ame n'est jamais pleinement satisfaite. Preuve évidente que l'homme est destiné à une félicité purement spirituelle ; félicité que la vertu peut seule acquérir.

✤

Se contenter de peu ; desirer encore moins ; n'avoir rien à se reprocher ; être homme enfin : voilà le vrai, l'unique bonheur, le seul qui dépend de nous.

✤

L'indigence urgente, les infirmités, les douleurs vives du corps, sont les seuls malheurs; tous les autres maux, de quelque nature qu'ils soient, tous ces maux sont idéales.

✤

La destinée, dont on se plaint, n'est autre chose que nos vices. On est, le

plus ſouvent, l'artiſan de ſa mauvaiſe fortune.

✣

Le plus grand obſtacle au vrai bonheur, eſt l'amour-propre. Un homme comblé de richeſſes, deſire toujours. Tyranniſé par ſes paſſions, il ne peut connoître la félicité.

✣

Les paſſions, par elles-mêmes, ne ſont pas dangereuſes ; leurs excès ſeuls nous dégradent. Sans elles, connoîtroit-on la ſageſſe ? De même ſans les chagrins on ignoreroit les plaiſirs.

✣

Tous les hommes ſont méchans, il eſt vrai; mais ils ſont nés pour la vertu. Je ne veux, pour le prouver, que ce mouvement ſecret, auquel les plus vicieux ne peuvent réſiſter à la vûe, ou au récit d'une belle action.

✣

Que de nuits ai-je paſſées ſans me livrer au ſommeil ! Que de ſoins ! Que d'inquiétudes ! Enfin je plais à Célimene, je faiſois mon bonheur de ſa ſeule tendreſſe. A peine ſuis-je au comble de mes vœux, que les ſoupçons, la jalouſie injurieuſe ou délicate, me déclarent une guerre cruelle. Je me feſtime quelquefois

objet de mon culte. J'ai ſu l'attendrir; n autre ne pouvoit-il pas avoir le mê- ne avantage, & m'enlever ſon cœur : e lui reproche intérieurement le don u'elle m'en a fait. J'aurois voulu qu'elle e m'eût point aimée ; je lui fais un cri- ne de mon triomphe. Ainſi ce bonheur ui, dans mon imagination, ſe peig- oit avec tant de vivacité ; ce bon- eur, pour lequel j'aurois ſacrifié ma ie ou ma fortune, ſe trouve mêlé d'a- nertumes. Quelques momens heureux rès de Célimene, valent-ils les cha- grins auxquels je me ſuis livré ? Non, ans doute.

✣

Criſpe mettoit toute ſa félicité, emplo- oit tous ſes inſtans à l'éducation d'un ls unique l'eſpérance de ſa maiſon. Le eune homme répondoit à ſes ſoins, à on attente. Héritier de grands biens, 'un nom illuſtre, il avoit les vertus de es ancêtres. Criſpe, pour augmenter la ortune d'un enfant ſi chéri, accumuloit richeſſes ſur richeſſes, & ſe privoit de ce uperflu, que le luxe a rendu néceſſaire: e fils, l'objet de ſon amour, de ſes lus tendres inquiétudes, vient de pé- r : falloit-il ſe livrer à tant de tourmens

pour enrichir des Collateraux; Si Crispe avoit pensé qu'il n'y a rien d'assuré dans la vie, ce malheur lui auroit paru moins cruel; la sagesse l'auroit mis au-dessus de tout évenement.

✣

Alcante, si votre stoïcisme est véritable, que vous êtes heureux! Il est doux, après avoir été élevé aux plus éminentes dignités, de mener une vie privée; il est salutaire de connoître le faux brillant des grandeurs, mais si vous ne vous êtes pas soustrait au tyrannique empire de l'ambition, Alcante, vous êtes le plus à plaindre des hommes.

✣

Un bien raisonnable, des amis, une société de gens de Lettres, du goût pour toutes les sciences, une maison agréable peu distante de la ville; ce sont les avantages dont jouit Cléon. Dégagé d'un poste brillant, il sent mieux le prix de la liberté. Les besoins multipliés ont toujours rendu les hommes malheureux, ce sont de rudes chaines qui les tiennent en esclavage: ces besoins sont aussi contraires à chaque individu, que l'est un trop grand luxe à toute une nation.

✣

Comment l'homme peut-il être sa-

tisfait? L'ambition, presque toujours, lui choisit un état qui n'est point analogue à son caractere. Riche, il veut tout envahir; dans une fortune bornée, il soupire après l'opulence, ne pourra-t-il jamais se contenter d'une honnête médiocrité?

L'Empereur Marc-Aurele savoit allier la philosophie à la souveraine puissance; l'une mitigeoit l'autre : austere dans ses mœurs, amateur de la gloire, l'étude ne l'éloignoit jamais du gouvernement de l'Etat. Si la Reine Christine de Suede avoit suivi l'exemple de ce sage & grand Prince; loin de descendre du Trône, elle y seroit restée pour faire le bonheur de ses Sujets. L'étude de l'Histoire & des Belles-Lettres ne doit servir aux Souverains que de délassement; ils sont appellés à des occupations plus utiles.

✣

Si on se flattoit moins de réussir dans ses projets, on sauroit prévenir les obstacles; &, n'ayant pu vaincre ces obstacles, on seroit moins affligé. De même que les feux follets pendant l'été brillent aux yeux des voyageurs; de même les passions offrent au cœur leurs

faux attraits, l'éloignent du parfait bonheur, & le détournent de la vraye route qui y conduit.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Démophon, ou du Philoſophe detrompé.

JE fuis les hommes, dit Démophon : ils ſont tous parjures, cruels, vindicatifs, faux, avares, ingrats ; leur commerce me fait horreur. Notre Philoſophe ſe retire à la campagne; Clitandre, ſon ami, excepté ſeul de l'anathême lancé contre le genre humain, le ſuit dans ſa retraite.

Le jardinier de Démophon avoit une fille unique, les graces de la jeuneſſe, ſa naiveté, la modeſtie qui régnoit dans ſes yeux, un ajuſtement d'une élégante ſimplicité, rendoient Toinette charmante. Quel écueil pour la philoſophie!

Bientôt Démophon perd de vûe ſes principes ; Toinette inſenſiblement le réconcilie avec le genre humain ; il ſoupire, met tout en uſage, promeſſes, préſens, pour ſéduire la jeune villa-

geoiſe. Inſenſé! il ne voit pas qu'il tombe dans les égaremens qu'il reproche à la Nature entiere : ſoit vertu, ſoit ambition, l'innocente Toinette lui réſiſte; Démophon n'en eſt que plus épris.

Un philoſophe ſe met au-deſſus des préjugés; je veux, dit celui-ci à Clitandre, m'unir pour jamais à Toinette : elle ne connoît point le ſéjour contagieux des villes; je n'en dois craindre aucune trahiſon; je me trouverai au comble du bonheur. Dans ma ſolitude j'aurai une compagne fidelle, dont je formerai le caractere, ou, pour mieux dire, elle s'appropriera le mien. Le mariage ſe conclut dans les tranſports de ſa joie; Démophon s'écrioit : je ſuis trop heureux! mes livres, mon ami, ma femme vont remplir tous mes momens, & les rendre voluptueux. L'amour eſt un mal épidémique; il ſe gagne quand on l'approche de trop près. Clitandre eſt d'abord étonné du changement dans le caractere de ſon ami, il admire les égards qu'il a pour ſon épouſe, bientôt il envie ſon ſort: enfin il ne peut réſiſter aux attraits de Toinette, il combat quelque tems, mais envain, un penchant qui peut le rendre coupable d'une

infidélité, d'une trahiſon : enfin l'amour eſt vainqueur ; Clitandre parle, la légereté de Toinette, la coquetteries ſi naturelle à ſon ſexe, le firent écouter, & pour le malheur de Démophon, il ne fut que trop lui plaire.

Il ne faut pas habiter les villes & la Cour, pour apprendre à feindre. La ruſe & la trahiſon ſont de tous les pays : cependant, malgré la contrainte dans laquelle vivoient les deux amans, l'époux fut aſſuré de toute ſon infortune ; trahi par tout ce qu'il a de plus cher, par un ami, par une maitreſſe, par une femme, où ſe retirera-t-il ? dans un déſert ? Non ; ſans éclat, il abandonne les infideles à leurs remords, retourne dans le monde, c'eſt l'école de la ſageſſe ; commerce avec les hommes, plaint leurs foibles, connoit les ſiens ; profite de cette découverte, que trop d'amour-propre lui avoit cachée juſqu'alors. Si le vice dégrade l'Humanité, les réflexions qu'il occaſionne au vrai ſage, lui rendent la vertu plus chere, & lui procurent cette paix de l'ame ſans laquelle il n'eſt pas de vrai bonheur.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De l'amitié.

CRoire trouver de vrais amis, c'eſt croire aux apparitions des fantômes. Soyez dans l'abondance, tout le monde vous traite d'ami ; ne vous flattez pas d'en avoir, c'eſt à votre crédit, à vos richeſſes que vous les devez.

✣

Si on s'aimoit moins, on aimeroit mieux les autres. Chez la plupart des hommes, l'appas du plaiſir, l'intérêt forment leur union ; le moindre événement la détruit.

✣

Un Sauvage de l'Amérique qui arriveroit en Europe, & qui ſe trouveroit dans une certaine Capitale, ſeroit bien ſurpris & trompé. Tout l'extérieur des habitans de cette Capitale, ſur-tout de ceux déſignés ſous le nom de la bonne compagnie, & qui, par leurs mœurs, ſe trouvent ſouvent la plus mauvaiſe, tout l'extérieur de ces habitans annonce la plus parfaite cordialité. Alors notre Sauvage s'écrieroit : Heureuſe ville qui renfermez un peuple d'amis ! un de vos

habitans eſt-il malade ? nombre de citoyens vont à ſa porte ; tous s'intéreſſent à ſa ſanté ; il faut, ou que l'humanité ſoit leur premier ſentiment, ou que cet honnête homme ſoit bien conſidéré, bien utile à l'Etat. Le malade meurt ; on court à ſes obſeques, une partie de la ville prend le deuil, une file de carroſſes ſuit le convoi. Un autre citoyen a un procès ; chacun s'empreſſe à ſolliciter ſes Juges. Celui-ci vient d'obtenir un poſte diſtingué : que d'embarras ! à peine chez lui peut-on fendre la foule. Mais ſi le bon Américain étoit inſtruit que le plus grand nombre de ceux qui vont à la porte du malade n'y ſont conduits que par l'intérêt, par une vaine curioſité ; que cette troupe de pauvres qui précéde le convoi, n'eſt guidée que par l'oſtentation de ſes héritiers : ſi cet Américain ſavoit que ce plaideur a gagné un procès inique, que ſon crédit a été employé à ruiner une famille : s'il connoiſſoit encore que l'homme pourvu du poſte diſtingué vient d'être déplacé, victime des intrigues d'un faux ami, auquel il avoit donné toute ſa confiance ; que dès le moment il vient d'être délaiſſé, outragé, calomnié par ceux qui

s'empreſſoient à lui faire la cour : qu'alors, avec juſtice, notre Sauvage regretteroit ſes bois, ſa chaſſe, ſes mœurs peu polies, mais innocentes ; & qu'il diroit avec raiſon : O ville injuſte ! vous ne renfermez dans vos murs que la trahiſon, l'avarice & l'ingratitude !

Ce n'eſt pas par de vains regrets que l'on doit honnorer la mémoire des défunts ; mais en exécutant leurs dernieres volontés. On n'oublie que trop ſouvent cette ſage maxime. Un dépoſitaire d'un Fidéicommis, certain de l'impunité, ne le rend point à une famille. Des enfans ingrats, des héritiers avides n'exécutent pas les charges portées dans un teſtament, plaident contre la veuve qui étoit chere au défunt, la chicanent ſur ſon douaire, ſes repriſes, la ruinent enfin ; les domeſtiques perdent ſouvent leurs ſalaires ; les créanciers ſont, la plupart, fruſtrés de leurs avances ; l'avarice ſouvent même porte ces héritiers dénaturés à déshonnorer la mémoire du bienfaiteur, à faire caſſer l'acte authentique du teſtament. C'eſt ainſi que les loix, toutes juſtes qu'elles ſont, ne ſervent que trop ſouvent à protéger l'injuſtice.

Les excès opposés sont également préjudiciables à l'amitié.

Dès l'enfance Ariste est lié avec Arguant. Ariste, d'un caractére altier, veut subjuguer son ami. Philosophe austere, il ne cesse de le condamner, critique ses moindres actions. Une passion dominante triomphe d'Arguant. Ariste, d'autorité, veut l'en guérir, sans avoir égard aux foiblesses humaines; semblable à un chirurgien qui, loin d'employer des remedes doux & utiles à la guérison d'une plaie, couperoit la partie offensée, & causeroit la mort au malade.

Iphis aime la vertu; mais il aime encore plus Cléarte: il sert ses passions, entre dans tous ses gouts, leur applaudit. Il pourroit ramener son ami à la sagesse, il a toute sa confiance. Cléarte, d'un naturel docile, suivroit de salutaires avis; Iphis n'ose les donner, il craint de causer des peines à son ami, ou de refroidir leur union.

Thélamon pousse à l'excès son attachement pour Cléambule: il voudroit être le seul objet de ses pensées, de ses actions: la moindre négligence de la part de son ami est un crime: jaloux, soupçonneux, il exige sans cesse des sacrifices.

Ariſte, Iphis, Thélamon, ne connoiſſent point la vraie amitié. Ariſte eſt trop dur, Iphis trop indulgent; Thélamon eſt dominé par l'amour propre.

✣

Il y a des amis ſinceres, mais malheureux; il ſuffit qu'ils ſe mêlent d'une affaire pour qu'elle n'ait aucun ſuccès. Il y en a d'autres trop vifs, qui, avec les meilleures & les plus droites intentions, gatent tout. Il y en a d'une tiédeur extrême; c'eſt envain qu'on les preſſe de ſolliciter des Juges ou des Miniſtres chez leſquels ils ont du crédit: pour reveiller chez eux l'humanité, il leur faut des évenemens déciſifs, tels que la captivité, la perte totale des biens, de la fortune, une maladie dangereuſe, la mort. Il y a d'autres perſonnes, enfin, qui ſe diſent amis, qui s'empreſſent d'obliger; mais c'eſt uniquement par un eſprit d'intrigue.

✣

Il m'arrive une affaire qui me peut ruiner entierement. Je vole chez Alcidamas; depuis long-temps je le crois mon ami; c'eſt un homme d'eſprit, il me peut aider de ſes conſeils, de ſon crédit, & me tirer de peine. Alcidamas me ſerre dans ſes bras: à peine ſe don-

ne-t-il le temps de s'habiller : nous courons toute la ville, nous visitons hommes d'affaires, Procureurs, Avocats : je lui parle de me retirer à la campagne : quelle folie ! me répond Alcidamas ; le parti est violent, c'est s'enterrer tout vif : un homme de naissance, de mérite ne peut manquer. Je me trouverai heureux, ajoute-t-il, si vous voulez accepter un logement chez moi ; ma table, ma bourse, tout est à votre service. Ma délicatesse m'empêche d'accepter ses offres : peu de temps après je me trouve contraint de les lui rappeller ; Alcidamas avoit tout oublié.

✣

Les meilleures actions, dès qu'elles passent certaines bornes, deviennent vicieuses. Il en est de même de l'amitié. Ce sentiment, lorsqu'il est véritable, exige d'employer tous les moyens pour parvenir à retirer un ami de ses égaremens ; s'il y persiste, continuer de lui être attaché, c'est participer à ses vices. Un homme sans réligion devroit être banni de la société, tous sentimens lui sont inconnus. Un conjuré, un chef de parti, un séditieux, ne peut espérer le secret. C'est passer les bornes de l'ami-

tié, c'eſt ſe rendre criminel, que de ne point révéler de ſi dangereuſes confidences.

✤

La parfaite union doit être déſintéreſſée: & pour qu'elle puiſſe ſans altération ſubſiſter entre deux amis, il faut qu'ils ſe garantiſſent mutuellement de toute paſſion effrénée; & l'avarice en eſt une d'autant plus malheureuſe, qu'elle a toujours été contraire à la ſociété.

✤

Les liaiſons bien intimes entre les femmes ſont toujours rares. Les femmes ne ſe voyent que pour leurs plaiſirs, par déſœuvrement, pour diſſerter ſur l'élégance de leur parure, pour ſe faire des ſarcins les unes aux autres de leurs amis, de leurs amans. L'envie, la diſſimulation, la coquetterie, forment preſque toujours leur caractere; leurs confidences ne ſont jamais entieres.

✤

Il eſt cependant des femmes douées d'un diſcernement juſte & ſolide, capables d'amitié. Elles l'emportent, à ce ſujet, ſur les hommes, par la délicateſſe du ſentiment & par la nobleſſe de leurs procédés; mais auſſi, lorſqu'elles ſe livrent à des paſſions vives, elles tom-

bent en des excès qui nous ſont inconnus; ces excès ne ſeroient-ils point cauſés par la foibleſſe de leur conſtitution.

✣

Les louanges ſimulées que ſe donnent les femmes d'un air ſi affectueux, nous devroient mettre en garde contre leurs diſcours ſéducteurs.

✣

De même que l'amour, l'amitié a ſes voluptés d'autant plus ſéduiſantes, que ces voluptés ſont moins ſujettes à d'étranges révolutions.

✣

La perte d'un ami eſt plus cruelle que ne l'eſt celle d'une maitreſſe; l'une peut ſe réparer, & l'autre eſt preſque toujours ſans remede.

✣

Le gout du cabaret, détruit par des mœurs plus policées, avoit cependant un avantage. Alors les hommes étoient plus unis; c'étoit au cabaret que l'amitié naiſſoit, s'entretenoit; où ſe traitoient, enfin, les affaires les plus eſſentielles, les plus épineuſes.

✣

Les joueurs ſe donnent des ſecours mutuels, on diroit qu'ils ſont amis; mais s'ils ſe prêtent de l'argent, c'eſt pour le jouer, & le perdre.

Ne cherchez point chez les Bonzes de l'humanité, de la générosité : de même que les femmes, ils sont implacables dans leurs haines ; mais ils n'ont pas leur sensibilité.

✣

On voit chez les Militaires régner la cordialité : ne seroit-ce pas que le peu d'aisance rend l'homme ordinairement plus tendre ? Le trop grand luxe multiplie les besoins ; il détruit l'amitié & endurcit les cœurs.

CHAPITRE V.

Histoire de Phinée & de Moclés, ou les deux Amis.

L'Intérêt, le seul gout des plaisirs, n'avoient point formé l'union qui régnoit entre Phinée & Moclés, ils la devoient à leurs vertus & à une heureuse sympathie. On ne les connoissoit que sous le nom estimable des deux amis.

Phinée, à la mort de ceux qui lui avoient donné le jour, se trouva dans une situation cruelle ; son pere avoit exercé divers emplois qui le rendoit

Comptable ; le Public le croyoit riche : le gout excessif du vieillard pour la dépense ; la vanité d'une femme trop chérie, à laquelle il ne pouvoit rien refuser, lui avoient fait tenir un état considérable. La mort fit disparoître l'enchantement ; une foule de créanciers s'emparent des biens du défunt. Phinée, ruiné, cherche à cacher l'excès de ce désordre & son malheur : Moclés en est instruit ; la vraie amitié est surveillante, attentive. Ce nouveau Pilade part furtivement, se défait d'une partie de ses biens situés dans une Province éloignée. De retour, il fait porter chez Phinée, comme une restitution, l'argent qu'il vient de recevoir. Les emplois que le pere de cet ami avoit exercés, qui l'avoient exposé à être souvent trompé, sa facilité rendoient la chose possible.

Phinée fait part à Moclés d'un événement si inopiné. La connoissance que j'ai, lui dit-il, de votre sensibilité & de votre attachement pour moi, m'empêchoit de vous confier mes peines ; elles sont dissipées : il ne me restoit rien de la fortune de mon pere ; cette restitution me rend mes biens. Votre peu de con-

fiance me touche, lui répond le généreux Moclés, elle eſt trop injurieuſe à nos ſentimens. Auriez-vous pû penſer que je vous viſſe dans l'indigence, ſans chercher à l'adoucir. Non, répond Phinée, je n'ai jamais douté de votre amitié; j'en craignois les effets, ils auroient trop couté à ma délicateſſe. Cette converſation tendre, où le cœur s'exprimoit avec cette volupté connue uniquement des ames pures & vraies, ne ſe termina que par de nouveaux ſermens d'être toujours unis.

En effet, Moclés & Phinée ne connoiſſoient d'autre bonheur que d'être enſemble; ils aimoient les Sciences, les Belles-Lettres: l'Amour, jaloux de leur félicité, vint la troubler.

Phinée eſt obligé de faire un voyage de quelques mois, pour terminer avec les créanciers de ſon pere; les amis comptent les momens de l'abſence, les lettres ſe croiſent chaque jour. Cependant Moclés ſe livre à la ſociété; mais, hélas! ce fut aux dépens de ſon repos & de la paix dont jouiſſoit ſon ame ſous le joug doux & heureux de l'amitié. Il voit dans une maiſon, où toutes les Dames de la ville s'aſſembloient, Orphis, jeune

veuve d'un vieil époux, fort riche, mais qui, d'une jalousie extrême, l'avoit toujours tenu renfermée dans son triste Chateau. Elle joignoit à une beauté peu commune, un esprit juste, orné, vif, délicat. Orphis, trop jeune encore pour se trouver maitresse d'elle-même, étoit sous la tutelle de Lisimaque, son oncle paternel, vieillard respectable, & par sa probité, & par la bonté de son cœur. Ses décisions servoient de loi dans toute la Province; il jugeoit les différends entre les Gemtils-hommes, & faisoit régner entre eux la bonne intelligence.

Au sortir de souper chez sa niece, Lisimaque fut attaqué par trois scélérats; sa vie étoit en danger : le hazard conduit Moclés à son secours : il tue un des assassins, les deux autres prenent la fuite. La frayeur avoit fait évanouir Lisimaque; Moclés, craignant qu'il ne fut blessé, le fait porter dans la maison la plus prochaine : quelle surprise pour lui de se voir chez Orphis ! Il est saisi de divers mouvemens, qui jusqu'alors lui avoient été inconnus : il les attribue d'abord au plaisir d'avoir sauvé la vie à l'oncle de cette belle veuve.

Lisimaque n'ayant reçu aucune blessure, reprend bientôt l'usage de ses sens ; il ne trouve point d'expressions assez vives pour marquer toute sa reconnoissance : la tendre Orphis la partage sincérement. Dès-lors, ces trois personnes s'unissent d'une étroite amitié, elles se voyent chaque jour, jouissent des mêmes sociétés. Lisimaque veut que Moclés prenne un logement chez lui, il ne peut se passer de son généreux défenseur.

Cependant Moclés ne fut pas long-temps à connoître le vrai sujet du trouble qu'il avoit éprouvé chez Orphis ; la forte impression qu'elle avoit faite sur son cœur, ne lui permit plus de douter de ses sentimens ; il se trouvoit l'homme du monde le plus malheureux, il n'osoit faire l'aveu de sa passion ; son cher Phinée étoit absent, il ne pouvoit lui confier ses peines, profiter de ses avis contre les égaremens de l'amour. Lisimaque s'apperçut, avec plaisir, de tout le pouvoir de sa niéce sur le cœur de Moclés, malgré les efforts qu'il faisoit pour cacher ses feux : il désiroit les unir, mais il auroit voulu qu'Orphis se décidât en faveur de son libérateur ; &

en elle il ne voyoit que de l'indifférence.

L'air distrait, embarrassé de Moclés, des soupirs étouffés, ses regards tendres, mais respectueux, en apprirent plus à la jeune veuve qu'elle n'en vouloit savoir ; l'union intime de Lisimaque & de cet amant l'effrayoit ; elle dépendoit entierement de son oncle, en attendoit de grands biens ; & la contrainte dans laquelle elle avoit vécu, lui faisoit redouter tout engagement. Pour prévenir les sollicitations dont on pouvoit la persécuter, elle montroit sans cesse un éloignement invincible pour un second hymen ; son oncle espéroit que les rares qualités de Moclés pourroient détruire ces préjugés : il aime trop Orphis pour user tyranniquement des droits qu'il a sur elle, & la contraindre à prendre un époux.

Moclés, toujours plus amoureux, ne pouvant surmonter sa tendresse, en fait l'aveu à Lisimaque, qui lui montre toute la satisfaction que lui causeroit cette alliance ; c'est à vous, ajoute-t-il, à obtenir le consentement de ma niéce ; de mon côté, j'employerai tout moncrédit pour vous rendre heureux : les chagrins que lui a fait éprouver son mari,

causent seuls sa répugnance ; attendez tout du temps & de mes soins. Moclés se crut bientôt au comble du bonheur.

Il s'abandonnoit à cet espoir, lorsque Phinée, ayant terminé ses affaires, vint le joindre. Moclés vole à lui, avec cet empressement de la vraie amitié qui se peint dans les yeux, dans le son de la voix, & enfin dans toutes les facultés de l'ame : charme séducteur, qui, moins tumultueux que l'amour, l'emporte sur ses délices !

Ah ! Phinée, lui dit-il, que vous allez trouver de changement & de troubles dans mon ame ! J'aime, & ne peux être heureux sans la Beauté qui m'a fait renoncer à cette indifférence, dont je tirois vanité ; vous le savez, mon cher Phinée, je ne connoissois des sentimens que ceux qui nous lient ; mes jours étoient tranquilles. Orphis, il est vrai, est digne de tout mon attachement ; la vertu même approuve mon choix, elle regne dans les yeux de celle que j'adore ; elle embellit ses attraits. Il falloit vous garantir, lui répond Phinée, d'un penchant qui, tout sage qu'il vous paroit, ne peut être que dangéreux : il maitrise, il obscurcit la raison ; l'hom-

me eſt né pour être libre, il ſe doit préſerver de tout ce qui le peut aſſervir. Que vous m'affligez, mon cher Moclés! votre amitié, pour moi, va s'affoiblir; l'amour ne veut pas de concurrent. Fatal voyage, qui m'enleve mon ami!

Vous me faites injure, répart Moclés; mes ſentimens pour vous ſont trop vrais, je renoncerois plutôt à la vie, & à l'amour même, qu'à notre union. Vous vous abuſez, répond Phinée, quand l'amour s'eſt emparé vivement d'un cœur, il y uſurpe tôt ou tard les droits de l'amitié.

Les deux amis alloient ſouvent chez Orphis. L'air noble, aiſé, l'eſprit enjoué, juſte & délicat d'Orphis; la probité & la candeur de Liſimaque attiroient l'admiration de Phinée; il louoit l'heureux choix de ſon ami. Sa philoſophie, juſqu'alors ſi auſtere, ſe rendoit plus indulgente; & ce n'étoit jamais ſans une peine intérieure qu'il ſortoit de cette maiſon. Il n'atribuoit le plaiſir de s'y trouver qu'à ſon amitié pour Moclés, qui lui rend cher tout ce qui l'intéreſſe. La belle veuve cependant paroiſſoit avoir de la prédilection pour Phinée; ſa vicacité, ſes ſaillies heureuſes

ſes l'amuſoient ; ils vinrent enfin à s'aimer.

Quel chagrin éprouve Phinée, lorſqu'il réfléchit ſur ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ! Fatale découverte ! Qu'elle lui coute de larmes ! Je viole les droits les plus ſacrés, s'écrie-t-il, je deviens parjure ; tous les pas que je fais tendent à la trahiſon. Fuyons, quand j'en devrois mourir, fuyons : mais Moclés n'eſt point aimé. Si j'oſois me flatter, les régards d'Orphis, ſes préférences, mille choſes qu'un amant ſeul peut deviner, tout me prouve que, ſi je n'ai pas ſa tendreſſe, je peux eſpérer de la mériter. Fais-je tort à mon ami ? peut-il ſe plaindre que je lui vole un cœur qu'il ne poſſede pas: continue ? Phinée, ajoute-t-il, mets le comble à ta perfidie ; oublie tout ce que tu dois au malheureux Moclés ; abandonne la vertu & l'honneur pour ſuivre, en aveugle, une paſſion criminelle, puiſqu'elle peut cauſer la mort à tout ce qui t'étoit cher. Ah ! reviens plutôt à tes devoirs. L'amour vaut-il les douceurs innocentes d'une tendre amitié. Un ruiſſeau de larmes couloit de ſes yeux ; Moclés le ſurprit dans ſa douleur. Il le preſſa de lui en dire la cauſe ;

en vain il l'engagea, pour se distraire, d'aller chez Orphis, il crut que de nouvelles infortunes l'accabloient; il lui offrit sa bourse, ses secours, sa vie; enfin il ne trouvoit rien d'impossible, pourvu qu'il lui rendit la tranquillité. Chaque discours d'un ami si fidele augmentoit les tourmens de Phinée. Quel changement! ces entretiens, qui jadis lui étoient si doux, lui deviennent insupportables. Ses remords l'accablent. Bientôt sa santé en est altérée; une maladie dangereuse fait craindre pour sa vie. Moclés, dans ces tristes momens, laisse languir l'amour, se livre tout à l'amitié.

Cependant Lisimaque sollicitoit sa niéce pour s'unir à Moclés; il lui assuroit tout son bien en faveur de cet hyménée. Orphis, pressée de se décider, crut devoir à Moclés un aveu sincere de l'état de son ame; un tête-à-tête imprévu avec cet amant lui en fournit l'occasion: l'accueil obligeant qu'elle lui fit, l'enhardit à lui demander le don de sa main. Je vais, lui dit-elle, vous donner une preuve de toute ma confiance, & de mon estime; l'offre que vous me faites de votre cœur me de-

vroit être précieuſe : je connois tout ce que vous méritez, je voudrois ne m'unir à vous que pour vous rendre heureux, il n'eſt pas en mon pouvoir ; l'amour veut être payé par l'amour, il m'eſt impoſſible d'acquitter cette dette, contentez-vous de toute mon amitié. Quoi ! Madame, reprit tendrement Moclés, quoi ! la paſſion la plus vive, mon reſpect ne peuvent vous toucher ! Croyez-vous, Madame, que je puiſſe me guérir jamais d'un amour que vous ſeule étiez capable de m'inſpirer. J'adore en vous, non vos appas, mais vos vertus. Je ſuis le plus à plaindre des hommes ; mais peut-être que l'eſtime dont vous m'honorez, mes ſoins, le temps, pourront un jour m'obtenir votre cœur. Je vous abuſerois, répond Orphis, de vous laiſſer cette eſpérance ; je déteſte mon ingratitude : je vous doit la vie de mon oncle, d'un oncle que je ne peux aſſez chérir. C'eſt malgré moi, puiſqu'il faut vous le dire, j'aime.... Quels efforts n'ai-je point fait pour me garantir d'un penchant qui me tyraniſe. Peut-être, hélas ! que Phinée n'en eſt pas digne.... Le ſaiſiſſement que ce diſcours cauſe au mal-

heureux Moclés, l'empêche de l'interrompre. L'œil fixe, il paroit un être inanimé : mais au nom de ſon ami, de cet ami ſi cher, il ſe fait chez lui une ſi grande révolution, qu'il tombe ſans connoiſſance aux pieds d'Orphis, dont les ſoins officieux le rappellent à la vie. Ah ! dit-il, Madame, que ne me laiſſiez-vous périr, le trépas m'auroit délivré de l'état affreux que j'éprouve. Je vous perds pour jamais : je perds mon ami... Après un morne ſilence qui peignoit ſon déſeſpoir, il ajoute avec fermeté : Non, non, l'Amour, malgré ſa puiſſance, ne triomphera jamais d'une ancienne amitié... Permettez-moi, Madame, d'informer Phinée de ſon bonheur : il vous adore... Oui, j'en ſuis certain. La langueur de cet ami, qui mille fois m'a fait craindre pour ſa vie, déſigne un ſecret inportant... Oui, Phinée vous adore... Je me rapelle ſon trouble, lorſque je lui parlois de vous ; ſes diſcours commencés, auſſitôt interrompus. Phinée cherche à triompher d'un feu dont ſon amitié pour moi gémit. Pouvois-je penſer qu'il pût vous voir & réſiſter à vos charmes ? Je ne dois me plaindre qu'à moi ſeul de

mon infortune... Adieu, Madame, je vais rendre la vie à mon ami, & lui sacrifier ma tendresse. Moclés vole chez Phinée; au lieu de le trouver, on lui donne une lettre de sa part: le cœur saisi, il l'ouvre, & y voit ces mots:

„ Cher Moclés, il n'est plus temps „ de feindre. Parjure envers vous, je „ n'ai pu résister à un funeste penchant. „ Les attraits d'Orphis ont vaincu ma „ raison, je l'adore; que n'ai-je point „ fait pour vaincre une passion si mal- „ heureuse? La nature a succombé; „ je me suis vu aux portes du trépas. „ Toujours plus criminel envers vous, „ je suis dévoré d'un feu que je déteste. „ Je vais dans la retraite expier mon „ offense; trop heureux si je peux y „ trouver ma liberté. Je me punis bien „ cruellement de ma foiblesse: je ne „ vous verrai plus. Adieu, mon cher „ Moclés, Orphis n'est pas complice „ de ma trahison; elle ignore ma flam- „ me: aimez-là, elle en est digne: „ passez ensemble des jours sereins & „ tranquilles; aimez Phinée, & plai- „ gnez-le.

La lecture de cette lettre cause à Moclés une douleur que de vrais amis peuvent seuls concevoir.

Le voilà donc découvert, dit-il, ce funeſte ſecret! peux-tu croire, cher ami, que j'euſſe été moins généreux que toi ? J'aurois renoncé à la vie même : hélas ! j'ai penſé te la faire perdre. Cruel Amour ! ta victoire ſur mon cœur ne ſera pas complette. Je cours après mon ami, il mérite tes faveurs : je le ramenerai aux pieds d'Orphis. Que dis-je ! pourrois-je être témoin de leur tendreſſe mutuelle ? N'importe, je veux les rendre heureux, même aux dépens de ma félicité.

Il part ; ce ne fut qu'après des peines & des recherches infinies, qu'il parvint à découvrir la retraite de Phinée. Tout ce qu'il lui dit des ſentimens d'Orphis ne put déterminer ce généreux ami à revoir un objet ſi adorable.

Les deux amis ſe firent un ſacrifice mutuel de leur paſſion, abandonnerent le monde, & vécurent enſemble le reſte de leurs jours. Orphis apprit avec larmes le triomphe de l'Amitié, renonça à tout engagement, & hérita de tous les biens de Liſimaque.

CHAPITRE VI.

Du Citoyen.

L'INTEREST a succédé à ces grands sentimens, qui, au sujet du patriotisme, ont immortalisé l'Antiquité, & que nous n'admirons que parce qu'ils nous sont étrangers.

La plupart des hommes sollicitent des récompenses, comme si elles leur étoient légitimement dues; l'Etat cependant ne peut jamais leur être redevable, en naissant, ils acquierent l'obligation de le servir; & si les citoyens reçoivent des bienfaits, c'est à titre de graces.

Un vrai citoyen doit penser, doit agir, comme les Horaces, les Curiaces les Scevola, les Turennes, & enfin comme tant de Héros, tant de grands Hommes qui font honneur à l'Humanité.

En servant le Souverain, la Patrie, ce ne sont pas les richesses qu'il faut

desirer d'acquérir ; c'est l'honneur : ce principe, établi solidement dans le cœur, fera fleurir les Arts, les Sciences ; donnera l'être à la magnanimité, à l'héroïsme ; servira d'aliment à la vrai valeur ; ce principe deviendra l'appui de la vertu & la fera respecter.

✣

Nous devons nous conformer aux loix, quand même elles nous paroitroient dures ou injustes ; parce que ces loix sont les liens de la société, & que l'homme, nécessairement, doit être assujetti.

✣

Un Souverain reçoit de Dieu la toute-puissance : c'est à lui à s'en servir avec modération ; mais c'est à nous à obéir sans hésiter.

✣

Nous ne devons rien trouver d'impossible quand il s'agit de l'Etat & de la gloire du Souverain. Si par des loix sages, & par des armées aguerries, un Prince ne veilloit à la sureté des jours & des biens de ses Sujets, ceux-ci seroient en danger de les perdre ; ainsi lorsque les citoyens prodigueront au service de l'Etat & leurs biens, & leurs vies, ils ne feront que rendre au Souve-

rain ce qu'ils tiennent de lui, par la protection qu'il leur accorde.

✣

Nous devons regarder l'Etat comme le chef moral d'une famille dont nous sommes les membres; ces membres doivent tous contribuer à son illustration & à sa sûreté ; dans les occasions épineuses, les impôts sont justes. Le chef de famille agissant en bon pere, la ménagera dans la maniere d'établir ces impositions ; en la ruinant il s'appauvriroit lui même.

✣

Le Souverain est une Divinité sur terre, à laquelle nous devons nos hommages, notre amour ; de son côté, un grand Prince doit agir, envers ses Sujets, avec bonté, & imiter l'Etre suprême, qui, en nous punissant même, travaille à notre bonheur.

✣

Sans l'amour excessif que les Romains avoient pour leur République, elle n'auroit eu qu'une foible étendue ; à peine auroit-elle été connue dans l'Histoire. C'est cet amour qui forme les grands Etats, dès qu'il s'éteint on peut prévoir leur chûte ; & si ces Etats se soutiennent encore, ce n'est que par

leur propre poids, & par une fauſſe & vaine idée de puiſſance qu'ils ſe ſont acquiſe chez leurs voiſins. On pourroit comparer ces gouvernemens aux célebres pyramides d'Egypte; leurs dégradations n'ont pu les anéantir; mais comme elles ne ſont point réparées, ces monumens de l'Antiquité éprouveront, enfin, une ruine totale.

✣

Sans les faveurs que nos ancêtres ont reçues de la patrie, que ſerions-nous ? Car de penſer qu'il exiſte encore des deſcendans de ces premiers vainqueurs des Romains & des Gaulois, c'eſt une pure chimere.

✣

Le devoir de la Nobleſſe eſt de travailler à la gloire de l'Etat, & de donner au Peuple l'exemple de la ſoumiſſion. Je compare un gentil-homme, qui, dans ſon château, vit dans l'oiſiveté, à certains Eccléſiaſtiques, qui jouiſſent des biens de l'Egliſe, ſans en faire part aux pauvres, & ſans travailler au ſalut des fideles: En poſſédant ſes fiefs, ce gentil-homme s'engage, par un conſentement tacite, à ſervir ſon pays de ſon bras, comme de ſes biens.

Plus le sang dont nous sortons est pur, & plus nous nous devons à l'Etat. L'espoir des récompenses ne doit jamais être le seul motif d'une belle action, & de notre exactitude à remplir nos devoirs envers la Patrie. C'est l'honneur qui en est le principe dans un vrai citoyen.

✣

Le despotisme, une licence outrée, sont également contraires au patriotisme : des esclaves à la chaine ne suivent, que forcément, les ordres, souvent injustes, d'un maitre avare & cruel. Une liberté sans bornes cause aussi des désordres contraires à la société ; en ces deux excès, les hommes s'embarrassent peu de la gloire du Souverain & de ce qui peut lui être avantageux. On ne voit de vrais citoyens que dans une Monarchie, où le pouvoir est restreint par des loix justes & légitimes, & dans une République où l'autorité des Grands, & celle du Peuple, se trouvent dans un parfait équilibre.

✣

Les dissensions entre les Patriciens & les Plébéiens, penserent plusieurs fois détruire la Republique Romaine.

Le despotisme outré des Empereurs ; qui sans gradations succéda à cette licence, énerva le courage des Sujets, leur fit perdre l'amour que, sous un gouvernement plus doux, leurs ancêtres avoient pour la Patrie, & ils ne regarderent plus cette Patrie que comme une terre étrangere.

✣

Il est rare que des Conjurés agissent uniquement pour le bien public. C'est l'ambition, l'espoir d'une meilleure fortune qui leur met les armes à la main. Des gens valeureux, il est vrai, mais sans mœurs, sans principes, & souvent sans religion, servent presque toujours de soldats à un chef hardi qui veut changer la forme du gouvernement. Il n'y a qu'à lire l'histoire de toutes les célébres Conjurations, & on conviendra de la vérité de ce que j'avance.

✣

Un chef de Conjurés, qui, après avoir affranchi son pays de la tyrannie & d'un joug étranger, refuseroit de le gouverner, seroit un vrai citoyen.

✣

Solon avoit fait jurer aux Athéniens de suivre ses loix, & de ne jamais les

enfreindre ſans ſon conſentement. Pour les obliger à exécuter leur ſerment, il diſparut, & ſe condamna à un exil volontaire. Ce grand Légiſlateur, par ce trait héroïque mérite tous nos éloges.

✣

Etre ſoumis à un ſeul maitre, ou à pluſieurs, tels que ſont un Sénat, un Conſeil de Magiſtrats, des Etats généraux, n'eſt-ce pas être également aſſujetti? Pourquoi ſe trouveroit-il plus de vrais citoyens dans une République que dans un gouvernement monarchique: il me ſemble qu'on devroit être plus attaché à un Prince ſage & juſte, qu'au vrai fantome d'une liberté preſque toujours idéale. Un Payſan des environs de la Haye ou d'Amſterdam paye les impôts avec joie; il s'imagine être un Souverain; l'argent qu'il donne, ſert, dit-il, à l'entretien de ſa flotte, ou à lui lever de nouvelles Troupes: ſemblable à cet Athénien inſenſé, qui ſe perſuadoit que tous les navires qui abordoient au port de Pirée lui appartenoient.

✣

Le peuple Romain ſe croyoit ſouverain dans ſes commices & centuries,

tandis que réellement les Consuls & les Sénateurs tenoient la toute-puissance. Le nombre des Cliens & des Emissaires, que ces suprêmes Magistrats avoient dans ces assemblées tumultueuses, y faisoit valoir leurs avis ; mais lorsque les intrigues se trouvoient vaines & sans succès, les Patriciens adroits, politiques, cédoient, pour un temps, à la multitude, certains de regagner bientôt ce qu'ils se voyoient contraints de perdre : par cette politique ils étoient toujours assurés de dominer.

✣

Les Sujets d'une Monarchie murmurent, crient contre les impôts ; parce qu'ils sont levés par la volonté d'un seul, ils s'en croyent tyrannisés. Que ces impôts se trouvent ordonnés par un Prince, par des Sénateurs, des Etats généraux, des Magistrats, la contrainte n'est-elle pas égale ? Dans ces diverses sortes de gouvernemens, ces impositions ne servent-elles pas à entretenir les Places frontieres, à payer les Troupes, à garantir la Patrie des invasions des ennemis. Ces impôts ne servent-ils pas également à la gloire du gouvernement, soit monarchique, soit républi-

cain ; les préjugés conduisent presque toujours les hommes. Un républicain se croit libre parce qu'il ne dépend pas d'un Prince environné de gardes, & d'une Cour brillante ; ce républicain, cependant, est la victime de l'ambition, de l'avarice des Grands, des factions domestiques, des partis, de l'ascendant pris par une Puissance voisine, dont les décisions intéressées & ambitieuses reglent celles du Conseil. Ce citoyen ne voit pas que les vices qui travaillent sa république, le rendent plus esclave que s'il étoit soumis à un pouvoir despotique ?

✣

N'est-il pas honteux, en des temps critiques, de voir des millionnaires élever des palais, fermer leurs coffres-forts, pour vendre plus cher leur argent, tandis que le Souverain est obligé de se restreindre ?

✣

L'amour du bien public doit être plus cher dans ceux qui possedent les dignités de l'Etat, que dans le commun des citoyens. Un Ministre sage & éclairé qui poussera cet amour même jusqu'au fanatisme, ne fera que ce qu'il doit.

On ne voit que trop communément des personnes qui aspirent à commander les Armées, refuser de servir la Patrie, plutôt que de se voir subordonnées à un chef moins ancien Militaire, mais plus expérimenté. Est-ce être citoyen? Ne faut-il pas tout sacrifier au bien public? Que j'aime à voir le grand Turenne ne point murmurer d'avoir le second grade en une Armée, que son mérite, sa naissance, son ancienneté auroit dû lui faire commander.

Lisimon, d'un caractere ambitieux, altier & dur, méritoit cependant le poste où il a été élevé. Entreprenant, hardi, fécond en ressource il n'étoit jamais rebuté par la mauvaise fortune; mais sa haine contre un grand Capitaine, un Héros, pensa perdre l'Etat. Lisimon ignoroit, sans doute ou ne vouloit pas se souvenir, que dans le rang qu'il occupoit, toutes ses pensées, ses actions devoient se rapporter à son pays, & qu'il devoit étouffer une haine qui devenoit criminelle dès que ses effets pouvoient porter le moindre préjudice à l'Etat, dont la gloire, le repos, les avantages l'em-

po

portent dans le cœur d'un vrai citoyen ſur ſes intérêts particuliers.

Il eſt d'un parfait patriote de bien s'examiner avant de ſolliciter des poſtes, des dignités, quand le bonheur de l'Etat dépend de la maniere avec laquelle il exercera ces emplois. Un officier n'a jamais commandé que des camps de paix, il deſire ſe voir à la tête d'une armée ; ſa naiſſance, la faveur, les intrigues lui en donnent enfin le commandement. Il a une valeur déterminée, & un ſang froid admirable ; mais il faut bien d'autres parties pour former un Général. Un autre a lu pluſieurs ouvrages politiques, connoît les dates des traités, a parcouru les intérêts des Princes, il s'imagine connoître les divers reſſorts qui font mouvoir les divers gouvernemens. Honoré d'une ambaſſade, il part, va négocier, fait un Traité ſujet à mille conteſtations, ou laiſſe perdre à ſon pays des avantages qu'avec plus de connoiſſances il auroit pu lui conſerver.

Alphée a refuſé ce poſte diſtingué : ſon grand âge, dit-il avec modeſtie, ôte à ſon eſprit cette netteté, cette vigueur ſi néceſſaires au maniement des affaires. Ce refus l'illuſtre plus que le rang qui lui étoit offert,

& prouve ſon amour pour le ſervice de ſon Prince.

Polidor eſt parvenu aux honneurs & aux dignités qui peuvent ſatisfaire l'ambition : il y joint d'immenſes richeſſes ; tous ſes ſouhaits ſont comblés. Sa vieilleſſe, ſes infirmités exigent une vie tranquille : Polidor la deſire : mais il n'heſite pas à ſe livrer aux occupations les plus laborieuſes, & donne à ſes compatriotes un exemple mémorable de l'amour de la patrie ſur un cœur vertueux.

Lors du Siége de Turin, formé par l'armée Françoiſe, un Sergent des Piémontois avec quelques Soldats gardoit le ſouterain d'un ouvrage avancé de la Citadelle ; la mine étoit chargée, il n'y manquoit qu'un fauciſſon pour faire ſauter pluſieurs compagnies de Grenadiers qui s'étoit emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poſte. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la Place ; le Sergent, avec fermeté, ordonne aux Soldats qu'il commandoit de ſe retirer, les charge de prier de ſa part, le Roi ſon maître, de protéger ſa femme & ſes enfans, bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour ſa Patrie.

FIN.